

Les chapiteaux à Sainte-Foy

Robert GUIDAT*

Dans l'annuaire BHS 1995, nous avons attiré l'attention des Sélestadiens et des visiteurs éventuels de Sainte-Foy, sur un chapiteau aussi étonnant que discret, celui qui se trouve au coin sud-ouest du transept et qui représente le symbole particulièrement énigmatique du « masque de la terre », plus ou moins fréquent dans le langage lapidaire de l'époque romane, selon les régions.

De fil en aiguille, l'idée nous est venue de nous intéresser aux autres chapiteaux de cette église si chère à nos cœurs, sachant que lesdits chapiteaux sont, avec les tympan, les supports essentiels du témoignage confié à la pierre par les sculpteurs des XI^e et XII^e siècles.

Notre sanctuaire, en raison du contexte de sa construction, est en fait relativement modeste. Nous resterons donc à jamais privés du plaisir de scruter un tympan aux multiples personnages, comme on peut le faire à Conques, Vézelay ou autres.

Qu'à cela ne tienne, nous comptons, rien qu'à l'intérieur de notre précieux édifice, un total de 94 chapiteaux. Ce nombre inattendu suffit amplement à notre tâche, voire la dépasse pour l'instant.

En effet, nous nous contenterons, cette année du moins, d'ausculter les 24 chapiteaux qui supportent les arcs accueillis par les 12 colonnes de la nef, ces douze colonnes qui représentent, comme on sait, les douze apôtres et donc l'Eglise.

Là encore, il ne faut pas se leurrer. Les 24 chapiteaux que nous nous proposons de regarder de plus près ne comportent pas de scènes humaines comme on peut les voir à Issoire ou Brioude, pour ne citer que ces deux sites de notoriété publique.

Pour éviter à présent toute erreur topographique dans notre cheminement, mettons-nous très simple-

ment d'accord sur la manière de procéder : nous désignerons par une suite numérique de 1 à 24 nos sujets, en partant de la gauche dès l'entrée et dans le sens des aiguilles d'une montre.

Dans notre progression, nous réaliserons sans ambage qu'il convient d'éluder les numéros 4 puis 8 à 12, car leurs faces ne sont pas historiées ; elles ne demandent ipso facto aucune interprétation. Il s'agit en effet du « cube rhénan », caractérisé par ses coins inférieurs arrondis, un modèle spécifique à nos contrées, comme son nom l'indique. Notons encore que le N° 3 est un doublon (cf. 6) ainsi que le N° 22 (cf. 23).

Ici, nous glisserons une remarque marginale : le chapiteau N° 12 a été grossièrement mutilé par les Jésuites au XVIII^e siècle pour faciliter l'accès à leur chaire baroque. Voilà un péché que nous ne pardonnons pas !

Et maintenant, nous vous laisserons d'abord le loisir de « dialoguer en silence » avec les très bons clichés du studio MG, ensuite, quand vos yeux seront dûment imprégnés, vous pourrez passer aux quelques commentaires que nous faisons suivre, inspirés généralement des ouvrages publiés par les Bénédictins du monastère de la Pierre-qui-Vire, en Bourgogne, une compétence qui va de soi.

* * *

Le chapiteau est indissociable du fût de la colonne qui le porte comme le tronc d'arbre est indissociable de la ramure qui le couronne. Le premier binôme a pour vocation d'idéaliser ce que traditions et Bible ont dit du second, voilà le principe qu'il convient de ne plus perdre de vue en l'occurrence.

* Cet article est dédié à Monique, mon épouse, gravement atteinte dans sa santé au début de cette année.



N° 1



N° 2



N° 7



N° 13



N° 5



N° 6



N° 14



N° 15



N° 16



N° 17



N° 20



N° 21



N° 18



N° 19



N° 23



N° 24

Par ailleurs, avant toute approche, il faut se souvenir que l'originalité de la mentalité romane réside dans le fait qu'elle ne tranche pas nettement entre les réminiscences païennes et les perspectives apocalyptiques.

Le champ est donc immense. En ce qui concerne l'Arbre, l'aire est jalonnée, entre autres, par son concept dans les légendes arabes, par le pommier du paradis, par l'arbre de Jessé, par celui dont est fait la croix du Christ et enfin par le fût dont la ramure démarre en Y, suggérant ainsi les deux voies du jugement dernier, un choix à faire déjà enseigné par les Pythagoriciens.

A une échelle plus réduite, la sculpture romane rappelle avec constance la parenté que son époque imaginait entre le monde végétal et l'homme. Comparons l'antique coutume alsacienne qui enjoignait de planter un arbre pour fêter toute naissance. Ladite parenté était exprimée soit concrètement soit traduite en langage géométrique. Et là commence pour nous une difficulté évidente à percevoir le message. Mais c'est aussi là que réside le plaisir d'une découverte revenue aujourd'hui très à la mode...

Notons encore, par acquit de conscience, que si le Moyen-Orient, via Conques, disposait d'une voie toute tracée, il se peut bien qu'il ait à l'occasion fait un détour par l'Irlande, voire dans ce cas via Saint-Dié et autres lieux dans les Vosges. Sachons que des moines gaéliques retournèrent au V^e siècle, sur les traces du christianisme naissant, à la recherche de nouvelles inspirations. Cet aller-retour provoqua une Renaissance, qui dura jusqu'au X^e siècle, ce dont notre région bénéficia par missionnaires interposés. Pour plus de détails sur cet itinéraire, consultez l'ouvrage de Jean Meyer, *Les secrets de l'Alsace médiévale*, Editions du Rhin, 1994.

Rassurez-vous finalement, nous ne tomberons pas dans le piège des supputations cabalistiques. Nous limitons notre ambition au soin de réaliser un inventaire d'intérêt local, sur lequel d'autres pourront éventuellement exercer leur perspicacité.

* * *

C'est le moment de passer du général au particulier. Comme souligné ci-dessus, nous empruntons nos outils aux Bénédictins bourguignons dont les

éditions portent l'estampille *Zodiaque*, une référence qui en dit long.

En dépit de la démarche pédagogique du modernisme ambiant, nous préférons aller du simple au compliqué, du connu à l'inconnu. Ainsi dans les sujets numérotés 1, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, nous reconnaissons aisément le motif dominant de la fleur de lys. Elle se trouve également ailleurs, à titre accessoire, intégrée dans une équation plus complexe. On ne s'étonnera pas de cette profusion.

Notoirement, notre lys blanc, originaire d'Orient, est un symbole aussi ancien que polyvalent : il évoque aussi bien la virilité (bulbe = pérennité) que la virginité (logo de l'Annonce faite à Marie). Il est normal que la royauté française en ait fait son emblème (sous Louis VII, au XII^e siècle). On le trouve aussi sur les monnaies médiévales de la Ville Libre de Strasbourg. Hébreux, grecs et latins affectionnaient, peut-être superstitieusement, les bijoux en forme de lys.

Les autres thèmes sont plus clairsemés. On trouve ainsi deux visages absolument identiques aux N^o 22 et 23. Mais comme il sont inscrits dans un cercle quasi parfait, il est très probable qu'il s'agisse là de l'astre solaire, sur l'importance duquel les hommes ne se sont jamais mépris, aussi loin qu'on veuille remonter dans l'histoire des civilisations. Il y a ensuite un couple de serpents au N^o 21. Les mêmes contorsions sont sculptées en rubans au N^o 7, cette mutation étant coutumière de l'époque. Il convient simplement de relever en outre que lesdits rubans sont à trois brins, signe connu de l'influence égyptienne. Au N^o 5, un cœur de belle taille bénéficie quant à lui d'un décor en rubans perlés, signe cette fois-ci de l'influence mésopotamienne. Et l'ordre numérique nous a gardé pour la bonne bouche le raisin du N^o 24. Ceci dit, il reste à identifier l'ornement végétal qui a été utilisé çà et là par les sculpteurs. Or, aucun de leurs modèles ne se trouve dans nos forêts ni nos vergers d'Alsace : nous sommes en plein exotisme, ce qui, à vrai dire, ne devrait plus nous étonner...

Après cette mise en forme, laissez-vous tenter. Venez à Sainte-Foy. Observez sur place, en particulier les six derniers chapiteaux désignés. Vous y décèlerez des détails qui attiseront votre curiosité. A votre tour de plancher un peu maintenant !